



LE
JARDIN DU LUXEMBOURG.



Est iter in sylvis, ubi cœlum condidit umbra...
In medio ramos annosaque bracchia paudit
Ulmus opaca, ingens : quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent.

VIRGILE, *Æneid.*, l. VI.

Salut, profondes allées, épais et verts ombrages, arbres chenus, retraite silencieuse, les Tuileries de la jeunesse et de l'enfance, où mon enfance a tant de fois promené ses jeux, et ma jeunesse ses douleurs, salut! Beau jardin des

Médecis, j'habite près de tes murs, et combien il y a d'années que mes pas ne s'étaient détournés jusqu'à tes portes? C'est que tu n'es plus la ville, et tu n'es point la campagne encore. Point la campagne!... pourquoi m'aurais-tu attiré? Plus la ville! et, quand je suis emprisonné dans ses barrières, comme le tisserand fait sa toile, comme le manoeuvre fait sa tâche, ainsi je fais la mienne, me pressant afin de retourner où l'air est abondant et pur, l'horizon vaste et paisible, la nature libre et féconde. Là, elle est la compagne et la muse de l'homme. Ici, elle est son esclave; comme l'esclave, inanimée, muette, flétrie, montrant partout les stigmates de la servitude. Pour horizon, des murailles de tous côtés, de tous côtés des maisons à six étages, en qui la ville semble se dresser à nos yeux avec son entassement d'hommes, et nous poursuivre jusque dans cet asile! Pour parterre, quelques rangées méthodiques de fleurs qu'on est réduit à voir captives et voilées, comme les femmes espagnoles, derrière des grilles de fer! Pour tapis, du sable, de la poussière, et rien de plus! Car pas un brin d'herbe n'est souffert aux pieds de ces arbres citadins. Ce n'est point le park Saint-James avec ses chênes superbes et ses vaches pittoresques, également jetés çà et là sur une verte pelouse, prairie vivante qui semble la campagne

demeurée, avec son abandon et sa richesse, comme une protestation de la nature, au milieu même de la cité. Ici, ne cherchons de verdure que sur nos têtes. Mais enfin cette tente est belle, plus belle que ne me le rappelaient mes souvenirs. Il y a de la majesté dans ces dômes séculaires; il y a de l'émotion dans ces épaisses ombres. Nos ancêtres avaient raison: Dieu se révèle dans la profondeur des bois.

Vieux arbres, combien de générations de jeunes hommes avez-vous vu passer à vos pieds! Combien d'âmes adolescentes ont fermenté sous l'abri de ces paisibles avenues, sur cette terre où tous les enfants de nos provinces, ceux du nord et du midi, avec leur génie divers et leur inquiétude semblable, viennent, chaque jour, reposer du joug des écoles leur pensée impatiente et leur cœur bouillonnant! Les frères y succèdent aux frères, les fils aux pères; tous y ont passé, tous y passeront. Voici déjà long-temps que ma fille y roule après moi son cerceau, et mon fils court avec elle! Oh! si leurs pas pouvaient faire sortir de la poussière toutes les chimères qui ont été poursuivies là, cerceaux d'un autre âge, hochets de l'adulte qui se croit un homme, et qui souffre comme s'il l'était!... Que de songes divers se sont élancés à travers ces impénétrables voûtes, et semblent, comme dit le poète, rester

attachés partout au feuillage! Que de tendres et doux rêves ces rameaux touffus pourraient nous redire! Que d'hymnes d'amour ont été promenés là! Que d'épopées y ont été conçues, que de drames médités, que de chefs-d'œuvre entrepris, que d'utopies caressées, que de lois débattues, que de trésors promis à l'orgueil de la France et à sa fortune! Mais aussi, que de larmes y ont coulé, à l'insu du monde! Le sol que nous foulons en est trempé. Oui, trempé!... C'est en effet une erreur étrange de considérer toujours comme un âge d'or, et en quelque sorte comme un Éden perdu, le premier période de la vie. Il en est de la jeunesse ainsi que du printemps. Notre imagination n'y voit que fleurs, beaux jours, atmosphère embaumée, ciel brillant et radieux horizons. Nous laissons de côté dans nos souvenirs la foule des jours tristes et orageux. C'est parmi nous la dernière des superstitions de croire, sur la foi des poètes, à l'éternelle beauté du printemps. C'est partout la dernière des illusions de l'homme qui a vécu de croire au bonheur de ses jeunes années. Parce qu'il était doué alors de forces infinies pour jouir de l'existence, et qu'il les apprécie ce qu'elles valaient depuis qu'elles sont épuisées, il ne considère point qu'il en fit usage la plupart du temps pour souffrir. Il oublie ces tourments de l'âme et du cœur, ces

vœux impuissants, ces espérances détruites, ces amours déçus. Ah! il y a une ivresse de la douleur que le commun des hommes ne connaît qu'à vingt ans, ivresse dévorante, pleine de transports, de déchirements, de fantômes.... Dante Alighieri, évoque-les ces fantômes sans nombre; détruis et refais ton ouvrage; recommence tes poèmes. Tu as beaucoup deviné de tout ce qu'il peut y avoir de peines infernales; et, si le monde hésita autrefois à prononcer où tu excellais davantage, dans le tableau du bonheur, ou bien dans celui du désespoir; si, moi, j'ose t'admirer plus encore dans ton vol vers le ciel, sur les pas de Béatrix; que dans ta course au milieu des supplices éternels, bien que tu manies en maître le rameau d'or de Virgile, ce n'est pas ainsi qu'en juge l'arbitre suprême, la postérité : c'est ton enfer qui l'emporte dans l'admiration des derniers siècles.... Toujours ne peux-tu être comparé qu'à toi-même : tu as élevé le plus beau monument qui existât jamais, quoiqu'il y ait l'Iliade, les Pyramides, Saint-Pierre, et le pont de Bangor, heureux mortel! et c'est à celle que tu aimas qu'il te fut donné de dédier ton triple temple!... Eh bien! il y a dans le lieu où nous sommes de quoi humilier ta gloire. La poussière qui roule à nos pieds en sait plus que toi en fait de douleurs. Poète, tu as deviné avec l'enthousiasme;

chrétien, tu as vu avec la foi; artiste, tu as peint avec le génie. Mais ici passent d'année en année des flots d'une jeunesse brûlante, qui ne devine point: elle sait! qui n'observe point: elle sent! et le génie que tu employais à peindre, elle le dépense à sentir encore.

Dans tes chants, ô Dante! il n'est qu'un sentiment: sans Béatrix, l'enfer; le ciel avec elle. Dans tes chants, tout roule sur une pensée: le ciel, ce sera l'espérance accomplie; l'enfer, c'est l'espérance perdue. Ainsi, tes poèmes, cette création, la plus belle du génie de l'homme, ne sont que la paraphrase sublime d'une parole et d'un sentiment, où se résume, il est vrai, l'histoire entière de l'humanité. Mais toi, tout ce que tu as pu faire, ce fut de trouver, ce fut d'écrire, ce fut de commenter l'inscription terrible de l'enfer: Vous qui entrez ici, laissez là l'espérance. Vois ces jeunes hommes à l'air sombre et abattu; ils ont fait mieux, ils ont obéi.

Aux portes de la vie, combien, en effet, dans cette tempête, qu'on appelle la jeunesse, laissent là l'espérance! Tous les génies et tous les vices les convient tour à tour à plier sous cette loi fatale. On pourrait rencontrer dans ce *pré aux clercs* nouveau, tous les désespoirs de ton enfer, et plus. *Senza speme, vivemo in disio*, disent les tristes habitants du premier des cer-

cles que tu décris. C'est aussi l'état le plus commun de la jeunesse, alors que le nuage brillant des illusions se dissipe, et que les difficultés se découvrent tout à coup. Alors aussi le découragement grandit dans nos âmes, autant que l'obstacle à nos regards. On n'espère plus; on désire encore. Des succès qui échappent, une carrière qui se ferme, des rivaux qui l'emportent, la jeune amie de notre premier âge qui dispose d'elle sans attendre que nous ayons conquis les trésors dans lesquels se devaient transformer quelque jour nos trésors de tendresse et de constance,.... il en faut moins pour briser sans retour ces âmes effervescentes et crédules.

A cet âge, on est comme l'enfant, qui, lorsqu'un breuvage amer lui est présenté, s'en épouvante et le rejette, sans rien entendre, dès les premières gouttes. On détourne la tête, on repousse le calice; ce qu'on sent d'absinthe le rend insupportable. On a si peu dépensé de la vie, qu'on n'y met pas de prix; on la prend en dégoût tout entière pour un mécompte. Combien de pensées de mort ont été promenées là, dans des cœurs qui n'étaient pas ouverts à l'existence! O pères qui vous enorgueillissez de votre unique fils! ô mères qui, dans le fond de nos provinces, comptez avec espoir le peu de jours que vous avez encore à souffrir de son absence, que deviendriez-

vous, si vous le voyiez là, aux pieds de ces arbres, l'œil ardent, le visage flétri par la douleur, errant comme une ombre déjà dans l'autre séjour, et balançant son avenir entier contre un chagrin. Les douceurs du foyer paternel, les soins qui ont formé son enfance, les bras de sa mère tendus vers lui, il a tout oublié. Une barrière se rencontre, il s'y brisera. Cette vie, dont vit le cœur maternel, ne tient qu'à un fil, qu'à un hasard. Aussi, que n'avez-vous quelquefois prononcé à son oreille les seuls mots qui, dans la conscience, s'élèvent au-dessus des peines les plus terribles, ceux par lesquels elles ne sont pas le désespoir? Vous ne lui avez pas appris à révéler le seul père qui ne s'oublie jamais, quand une fois on l'a connu. Dieu, le devoir, il ne sait pas ces choses sur lesquelles roulent l'univers, ou il les sait comme de vains noms qui ne lui ont jamais été sérieusement expliqués. Pauvre esquif lancé sur les mers sans avirons, à la première ancre qui se brise, il s'abîme dans la tempête; il n'a point l'ancre qui ne rompt jamais.

Quelquefois le suicide est consommé, suicide vivant, ruine animée, squelette dont l'âme est morte. C'est par la coupe empoisonnée du vice que le malheureux a goûté la vie. Il est là, errant aussi comme une ombre douloureuse; il traîne, au milieu de ce vert printemps, son prin-

temps dévoré. Mais pour celui-là son œil est éteint. Toutes les forces de l'âme et du corps sont épuisées en lui. Seulement, il porte avec horreur le poids de sa jeune vieillesse; il mesure, comme le suicide du poète, l'abîme où il est tombé. Il voudrait se rattraper aux branches; sa main énervée ne peut les saisir. Il se voit avec épouvante rouler, rouler toujours plus bas. Comme il a fait par le désordre l'apprentissage de la vie, il fait celui de la douleur par le remords.

D'autres promènent de plus nobles souffrances; mais ce sont des souffrances encore. Celui-ci succombe au fardeau; celui-là y égale sa force, et le monde ignorera quels combats douloureux ont été rendus. Il s'agit de la vieillesse d'un père à soutenir, de jeunes sœurs à doter, ou simplement de frayer pour soi un avenir, de se créer dans le monde, où toutes les places sont prises et toutes les fortunes faites, une place et une fortune. Il s'agit de trouver un rang qui réponde à l'éducation exorbitante que l'amour-propre d'un père a donnée, en y consumant le prix de tous ses labeurs, et toutes les ressources de sa vieillesse. Aveugles parents, venez voir votre ouvrage. Vous vous êtes sacrifiés, dites-vous, pour votre enfant! vous l'avez sacrifié avec vous, et bien plus que vous-mêmes. Prométhée imberbe,

il a un vautour qui lui ronge le sein : c'est l'envie des autres biens que lui refusa le sort, et qu'on l'a instruit à discerner. C'est la vue des peines et des dégoûts qui l'attendent, s'il tente d'y atteindre. Il voudrait fuir ; il redemande à grands cris le sillon paternel. C'est avec des accents de rage qu'il accuse l'orgueil cruel qui l'a déshérité de sa place à la charrue de ses pères. Que ne pouvez-vous la lui rendre ? Mais non ! il est trop tard : le voilà enchaîné où la colère de Dieu l'a mis. Si les passions mauvaises l'emportent dans son âme, entendez-le blasphémer le ciel, maudire la terre, prendre en haine tout cet ordre social au sein duquel il est obligé de s'ouvrir une route, dans la roche vive, avec le fer..... Disons avec la torche ! il voudrait tout incendier devant lui. S'il le peut, il le fera ; c'est Érostrate qui mûrit. Il n'a qu'une ambition, celle de se venger, sur la société innocente, du mal qui lui a été fait, et d'y marquer du moins son passage par des ruines. Ou bien, est-il équitable et sensé, pardonne-t-il aux heureux de ce monde d'être ce que furent leurs pères, se résigne-t-il à l'alternative de s'élever par son travail, ou de retomber de tout son poids par sa médiocrité, plaignez-le encore ! C'est un martyr. Il accepte le calice, mais non sans éprouver combien il est amer. Sous le chaume, par un paisible

labeur, par une instruction proportionnée à ses besoins, par des connaissances et des vertus en harmonie avec l'état de sa famille, il eût grandi naturellement de quelques échelons ; il se serait applaudi d'avoir réussi à fixer le berceau de ses fils à un degré plus haut que le sien n'avait été. Il eût été heureux par son orgueil. On l'a jeté loin de l'aire natale, en butte à tous les soleils et à tous les vents ; on l'a établi sans appui dans la vie ; on lui a donné des précipices à combler ; on lui a imposé des efforts surhumains ; on a exalté dans son âme une seule faculté, celle de souffrir. Vieux, on le vouait au crime ; honnête homme, on l'a voué au malheur.

La société ne sait pas de quel poids elle pèse tout à coup sur ces jeunes esprits, que l'éducation a préparés trop peu au joug de ses lois, de ses préjugés, de ses croyances, de ses devoirs. La puberté s'écoule dans un monde à part. Tous les périls et toutes les difficultés que le monde véritable lui réserve, elle les ignore. De là vient, au jour où il faut revêtir la robe virile, la surprise et la douleur de tant de découvertes qui sont autant de désenchantements mortels. Ce jeune homme, élégant et triste, qui contemple d'un air découragé le simple uniforme que l'École Polytechnique a illustré, s'étonne de reconnaître que, dans le monde où il entre, la fortune

de son père ne fera pas tout pour lui. Cet autre, héritier d'un nom illustre, avait grandi en s'appropriant à l'illustrer encore, et voilà qu'un caprice de nos discordes voue à l'inaction son bras et son âme ! Cet autre encore, mille serpents le dévorent ; il y a du sang dans son patrimoine, et il se décide à ne pas le répudier ; il en tirera vanité ; il ira dans les feuilles publiques, devant les tribunaux peut-être, se parer, par droit de succession, de la robe du centaure ; et, en jouant de sang-froid l'ivresse du crime, il a beau faire, il ne prend pas le crime, Dieu merci ; il n'a pris que la honte, en attendant les remords. Un autre se sent séparé du monde par son douloureux héritage comme par une barrière fatale, comme par une armée ennemie. Mais il prétend en triompher. C'est Guillaume-le-Conquérant à son premier pas dans la vie, ou bien quand, plus tard, il mesure de l'œil les abîmes qui le séparent de l'Angleterre. Il pourrait encore fuir le combat, cacher sa tête, s'enfouir dans une éternelle obscurité. Point ! Il accepte le cartel, il marchera en avant. Il a décidé de vaincre ; il mettra de son côté des travaux et des services. Il aura de la fierté sur le front, et il en a le droit. Mais ce qu'il a dans le cœur, à ce moment même où il a résolu de relever le gant que la fatalité lui jeta, demandez-le à ces arbres, témoins et con-

fidents de ses pensées ! Dans les autres combats, on donne tout son sang : ici, ce sont les larmes. Le cœur en est gonflé ! l'athlète a beau se parer la tête de fleurs, et oindre d'huile tous ses membres. Il ne s'aveugle pas sur le sort qui l'attend ; il se voit d'avance blessé, déchiré, sanglant ; tout son être crie contre lui.... Oh ! si on fouillait ce sol sur lequel tant de destinées se sont fixées tour à tour, où se sont enfouies tant d'angoisses ignorées à jamais des hommes, que de révélations et d'enseignements !

Il n'est pas jusqu'au supplice de la faim qui se retrouve dans ce lieu où nous sommes. Mais au moins l'Ugolin du Dante est entouré de sombres aspects. Rien autour de lui ne rit à ses yeux et à sa pensée. Un air parfumé, un soleil radieux, une verte forêt, un peuple paré ne le convient point à vivre et à jouir. Pauvre jeune homme, qui le soir, quand le temps de l'étude est passé, viens aux derniers rayons du soleil réchauffer tes membres engourdis, à cette verdure éclatante réjouir ta pauvre âme accablée, à cet air pur et embaumé compléter ton repas qu'un morceau de pain noir compose, tu vois s'étaler devant toi, en colonne pressée qui monte et redescend cette large avenue, tout ce que les quartiers d'alentour peuvent posséder de luxe, ou tout celui que ces dômes de lilas y appellent des quartiers opulents.